

Marie-France FOURNIÉ

IMPACTS

Nouvelles

© Motsenpage - Marie-France FOURNIÉ

ISBN : 979-10-424-3214-0

Dépot légal : mars 2024 - achevé d'imprimer en France

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les "analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information", toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Patrick, Julien, Guillaume et Audrey.

*Mes remerciements les plus sincères à
Patrick et Françoise M.*

S O M M A I R E

Cultiver son jardin

Transport en commun

Café crème

L'étang

Cultiver son jardin

Son potager ressemble à sa vie. Millie l'a créé dans un coin du jardin, mi-ombre mi-soleil, à l'abri des regards, un peu à l'écart du reste de sa petite propriété. Chaque variété de légumes a sa rangée, chaque variété de fleurs choisies avec soin a son petit massif. À deux pas de l'arrivée d'eau, où trônent un arrosoir et un seau en zinc, un cabanon en bois abrite tout le matériel nécessaire. Pour rendre l'endroit accueillant, Millie a installé une chaise et une petite table ronde, maintenant décaties de tant de saisons changeantes écoulées.

L'envie de ce lopin de terre à cultiver, rien qu'à elle, lui était venue un jour qu'elle déambulait en campagne dans les environs, peu de temps avant qu'elle vienne définitivement s'installer dans cette maison qui avait été celle de ses parents. Elle avait observé de loin un vieux bonhomme arc-bouté sur ses légumes. Ses gestes lents, sa minutie paisible, son potager organisé, propre et généreux à en croire tomates, groseilles et haricots verts qui coloraient cette scène bucolique, l'avaient séduite.

L'homme et la nature en parfaite harmonie, ça lui convenait.

Depuis qu'on lui posait la question de ce qu'elle ferait à la retraite, malicieuse mais sérieuse, Millie déclarait « *moi, je cultiverai mon jardin* ». Elle se renseigna et comme toujours chez elle, l'idée fit son petit bonhomme de chemin sans bruit. Retraite prise, le coin jardin-potager était prêt à accueillir son nouveau projet, sage et raisonnable, à son image.

Bien qu'elle ait plus de temps désormais, peu lui importent les voyages. Il y a du monde partout et elle a peu de goût pour l'aventure et le tourisme. Il lui semblerait inopportun et malvenu de partir à la découverte de contrées froides, inhospitalières et très lointaines, telle une aventurière qu'elle est bien consciente de ne pas être. Les îles du nord de l'Europe l'ont toujours fascinée par leur austérité, leur nature encore préservée. Elle imagine pingouins, ours polaires, phoques, et autres macareux très heureux sans elle. Quant aux îles baignées de soleil – Millie dirait assommées de soleil – elle les laisse volontiers à celles et ceux qui, avides d'exotisme et répondant à ce sacro-saint tourisme de masse, les envahissent, les consomment, les salissent et les abîment sans vergogne.

Millie se sent bien chez elle.

Toute son enfance, pour les grandes vacances, elle avait voyagé en famille, mais jamais à l'étranger. À bord d'un break 404, les parents installaient leurs quatre enfants à l'arrière, et tentaient tant bien que mal d'entasser, dans le coffre et sur le toit, de quoi s'échapper un mois entier.

Camper avec une telle progéniture en changeant de lieu toutes les semaines comme ils aimaient le faire, n'était pas de tout repos. Dès qu'ils en eurent les moyens ils achetèrent une caravane. À partir de ce jour, ils s'en donnèrent à cœur joie et quadrillèrent le pays au gré de leurs envies.

Ils avaient sillonné la France de long en large.

Les enfants se baignaient volontiers dans les rivières. Ils aimaient aussi nager dans la grande bleue au sud, se jeter dans les vagues océanes à l'ouest, construire des châteaux de sable, courir dans les dunes, arpenter les ports. Les parents prévoyaient toujours la visite de sites historiques, de lieux remarquables et repéraient les jours de marché pour goûter aux spécialités locales des régions traversées.

Grâce à ces vacances itinérantes, plus tard, ils se targueraient d'être presque incollables en géographie française.

Quand venait la fin de l'été, Millie attendait avec impatience le court séjour que la famille s'autorisait toujours dans le même hôtel « de charme », chaque année en Provence, quelques jours avant la rentrée. Dès le début de leur mariage, les parents avaient pris le pli de s'offrir cette escapade. C'était un rite qui avait étonné les enfants quand ils avaient été en âge d'en estimer son coût. On ne roulait pas sur l'or dans la famille.

L'hôtel n'était pas grand, mais accueillant et décoré avec goût. Coquet, calme et joliment arboré, le jardin donnait envie de s'y attarder. Lavandes, agapanthes, rosiers iceberg et jasmins y poussaient en harmonie et profitaient de l'ombre bienvenue de quelques chênes verts majestueux et de vieux oliviers. Des chaises, des transats, des tables basses, posés çà et là, invitaient au repos. Il suffisait de fermer les yeux pour ne plus entendre que le chant assourdissant des cigales et le bruissement des feuillages dans la brise sèche. Au bout d'une allée de gravier, à l'abri des regards, une haute haie dans laquelle un rosier anglais s'épanouissait en liberté, dissimulait une piscine.

L'arrivée des enfants ne changea pas cette habitude. Pendant des années ils louèrent les mêmes trois chambres pour trois nuits. Une pour les parents, une pour les trois garçons et une pour Millie. C'était une courte parenthèse enchantée où chacun s'adonnait à ce qu'il

voulait dans la mesure du raisonnable. La mère s'abandonnait de longues heures au soleil. Elle laissait son époux randonner sur les sentiers cernés d'une végétation desséchée par le long été, ou s'époumonner à vélo sur les routes au bitume brûlant. Les garçons s'occupaient peu de leur petite sœur et préféraient la piscine où ils ne se lassaient pas de plonger, sauter, jouer, se chamailler. C'était la fin de la saison, ils dérangentait peu de monde. De son côté, Millie s'inventait un monde à elle et ne dérangerait personne. Elle allait et venait entre sa chambre où elle prenait tout son temps, et le jardin où elle rêvassait, se prélassait volontiers avec un livre. Elle se sentait princesse dans cette petite chambre avec une salle de bains rien qu'à elle, où personne ne venait la déranger. Elle aimait se plonger dans la baignoire pleine de mousse, jouer à la dame en prenant la pose devant la glace, noyée dans un peignoir blanc bien trop grand pour elle.

De ces jours-là lui reste ce plaisir de se lover dans des sorties de bain confortables et moelleuses.

Quand Millie se rendait à la piscine, ses frères ne rataient pas une occasion de l'embêter, de l'arroser, de se moquer de ses gestes maladroits, alors souvent elle renonçait et après s'être juste rafraîchie, elle les laissait à leurs pitreries.

Ils ne savaient pas qu'une fois l'hôtel endormi, elle s'y rendait en catimini. C'était interdit, mais si délicieux de passer outre.

Éclairée par quelques spots lumineux placés dans le jardin, après avoir enfilé maillot et peignoir, elle se rendait pieds nus jusqu'au bassin à l'eau rendue mystérieuse et profonde sous l'immense ciel étoilé. Là, elle s'immergeait en silence et barbotait prudemment en prenant soin de ne pas s'éloigner du bord, à la fois excitée de son audace et effrayée par l'environnement habité d'ombres et de bruits inconnus.

Durant cette parenthèse estivale, les enfants n'avaient qu'un seul mot d'ordre, être polis avec le personnel de l'hôtel et les clients, propres sur eux et bien peignés pour rejoindre leurs parents aux heures des repas, toujours pris à la même table. Les menus étaient simples et délicieux. Trop heureux, ils respectaient les règles.

Une année plus difficile que les autres, Millie proposa que chaque enfant casse sa tirelire pour que la famille ne renonce pas à cette habitude qui l'enchantait tant. Les parents la remercièrent, refusèrent son offre et raccourcirent simplement le séjour.

En dehors de ces quatre semaines estivales, la famille vivait dans un appartement loué en région parisienne et se contentait le dimanche de balades en forêt, jusqu'à ce qu'un héritage permette aux parents de réaliser leur rêve. Ils achetèrent une maison à un prix abordable dans le Perche, à une époque où la région était encore peu prisée. Ça tombait bien, les enfants grandissaient. Ils commençaient à renâcler quand il fallait s'entasser à quatre à l'arrière de la voiture pour de longues heures de route, et partager les couchettes étroites de la caravane.

La maison acquise, ils vendirent la caravane et il ne fut plus jamais question de parcourir la France par monts et par vaux, ni de séjour en Provence à la fin de l'été.

Chaque fin de semaine, toutes les petites et grandes vacances, l'appartement se vidait tandis que la voiture se remplissait, direction le Perche. Les parents mirent toutes leurs économies dans quelques travaux indispensables et l'aménagement de la bâtisse. La petite propriété délaissée, entourée d'une parcelle de terrain en friche qui donnait sur des prés, des bosquets et plus loin une rivière, devint au fil des années une maison accueillante.

Dans l'appartement ils vivaient à l'étroit.

Dans le Perche, chacun des enfants eut sa chambre.

Au grand dam de ses frères qui partageaient la même salle de bains, c'est Millie qui obtint la chambre sous les toits, avec salle d'eau privée. On y accédait par l'unique escalier en bois de la maison, qui pour le reste était de plain-pied. Quand quelqu'un montait, elle le devinait aux craquements traîtres des deux dernières marches. Au début de leur installation, ses frères les évitaient et prenaient un malin plaisir à la surprendre. Elle n'en faisait pas cas.

Agacés par son indifférence, ils la laissèrent vite tranquille. Elle les invitait parfois, et devant la décoration « très fille » de sa chambre, les livres alignés sur les étagères, les bibelots accumulés bien rangés, intimidés, ils se tenaient à carreau. Accoudée à sa fenêtre, elle les regardait jouer entre eux, toujours sans elle, toujours à se chamailler. Elle regrettait en silence leur indifférence. Ils lui disaient « *t'es une fille, t'es la petite* ». Elle fit avec.

À chaque séjour à la campagne, ses frères semblaient se défouler du trop-plein d'énergie accumulée à la ville.

Benjamine, de quatre ans plus jeune que le dernier de ses frères, Millie grandissait dans leur ombre. Discrète et secrète. Elle les observait grandir, s'agiter, contester. En silence, d'instinct, de leurs attitudes, elle prit ce qui lui convenait et profita de leurs expériences pour de son côté éviter les écueils et se faciliter la vie. Elle apprit à se mettre à l'abri de ce qui dérange, de ce qui blesse, de ce qui fait mal.

Ils firent les quatre cents coups, Millie ne fit pas de vague.

Elle s'effaçait devant eux, qui chacun à leur tour et parfois tous ensemble, faisaient tourner les parents en bourriques. Il y eut des cris, des larmes, des scènes, des portes claquées, une ou deux enfoncées par un poing de révolte. Millie regrettait que le comportement de ses frères monopolise l'attention des parents et prenne tant de place. Elle s'en contenta. Elle sentait les parents débordés et faisait tout pour leur faciliter la vie. Elle filait doux.